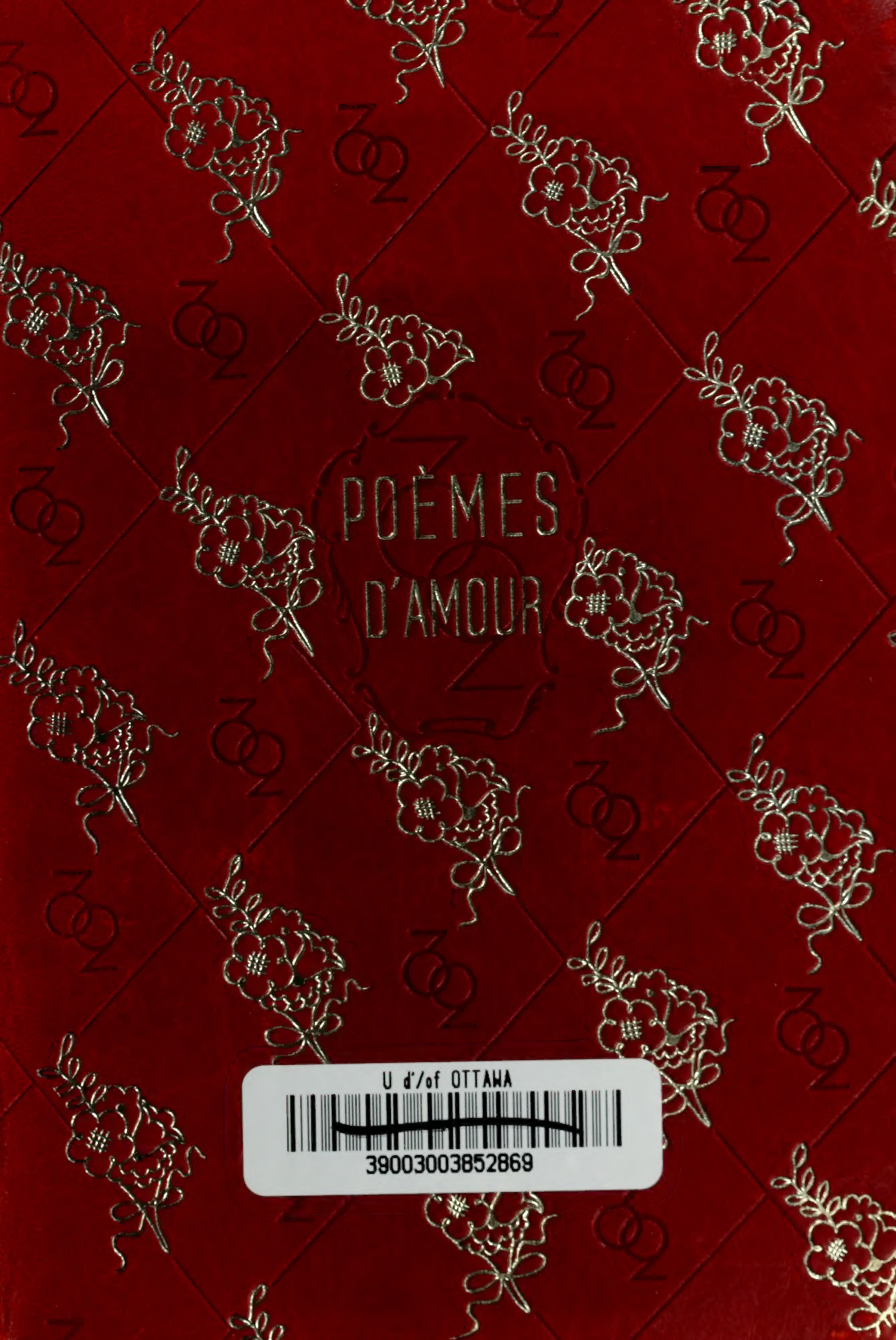
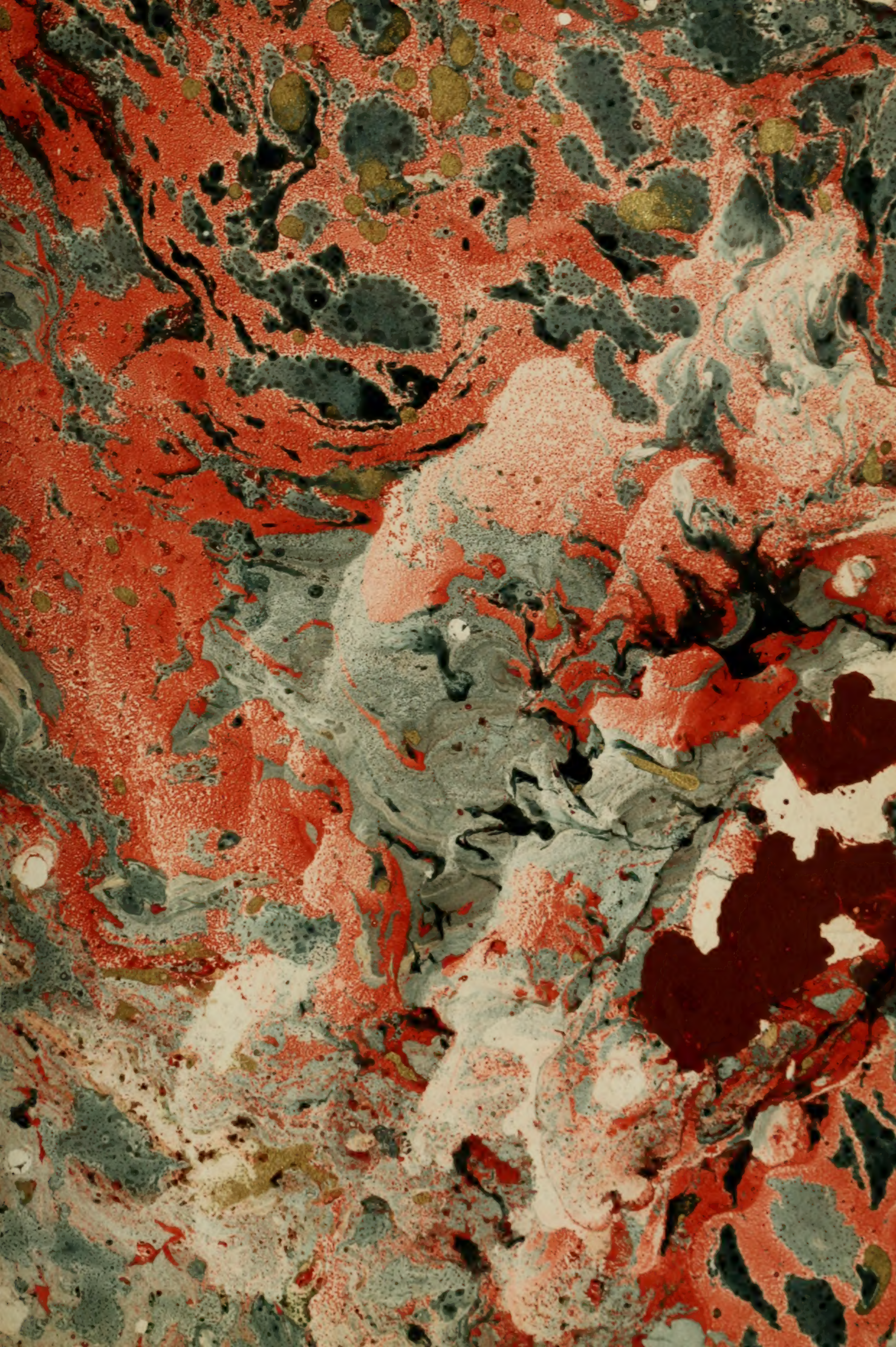
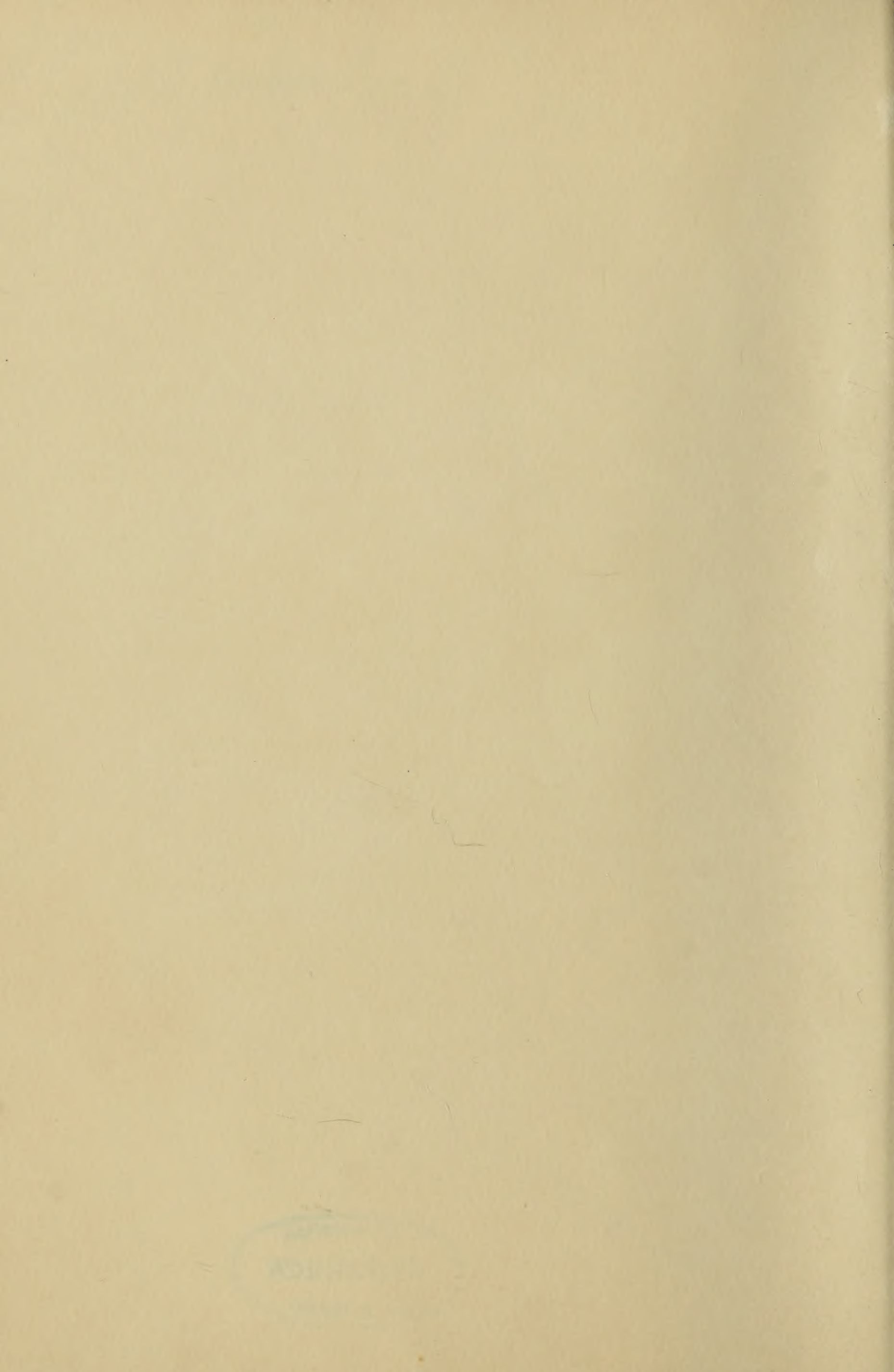

POÈMES
D'AMOUR



60 F, 10 -
len des 4 Ef ausnam -

1517







32
POÈMES D'AMOUR

Madame X...

32
POÈMES D'AMOUR

recueillis par

PAUL REBOUX

illustrés par

GABRIEL DUCULTIT



ÉDITIONS DU BIBLIOPHILE

2 Rue du Lion d'Or 2

LAUSANNE





PRÉFACE

PRÉFACE

Ce sont des poèmes en prose. Et ils ont été composés par une dame... Attendez!...

Pourquoi vous enfuyez-vous?... Oui, oui... Je comprends bien... Ces deux phrases initiales vous ont alarmé. Rien de plus naturel.

Mais avez-vous pris garde que ces proses d'amour sont au nombre de trente-deux?

Là... je savais que je saurais vous retenir...

Maintenant, causons. Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous avez interrompu votre fuite?...

Est-ce parce que l'idée de l'amour et l'idée de cette combinaison numérique éveillaient en vous je ne sais quelles vilaines pensées?

Eh bien, abandonnez toute espérance. Car vous ne verrez ici rien de contraire à la bonne morale naturelle, qui se permet tout ce que la conscience ne réprouve pas et tout ce qui ne nuit à personne. Point de voleurs sympathiques comme Arsène Lupin, point d'assassins hilarants comme Landru. Point de jeunes filles violentées. Point d'amours bizarres. Point d'opium et de cocaïne. Point de retroussis.

Point de grosses gaudrioles. Ce n'est pas de la littérature pour jeunes gens, pour chanoines ou pour magistrats. Vous ne trouverez en ces pages aucun des traits de perversion dont le public se délecte; c'est le livre d'une femme qui aime son amant. Et voilà tout.

Elle en parle avec une franchise antique. Elle le peint avec exactitude. Elle réalise jusqu'à l'extrême la vérité du modèle.

Elle se complaît à le décrire non pas en pantalon de coupe anglaise comme dans les romans psychologiques, non pas en caleçon

rayé comme dans les vaudevilles, mais tel qu'il vint au monde, quand les témoins eurent sujet de s'écrier : « C'est un garçon! »

En s'essayant à dire avec choix ce qu'elle éprouve et ce qu'elle pense, cette poétesse ingénue ne va-t-elle pas s'exposer à la réprobation des moralistes?

Ah! nous sommes loin du temps où, parmi le peuple assemblé, les prêtresses élevaient vers le soleil le symbole de l'humanité féconde. Nous sommes loin du temps où l'or, le bronze, l'agate, l'ivoire, étaient façonnés à sa ressemblance, où les femmes en portaient l'image à leur collier, et l'avaient pour compagnon jusque dans leur tombeau. Son effigie, à présent, est interdite. Et si parfois son image stimule l'intérêt de ceux qui la persécutent, à l'imitation des martyrs qui jadis convertissaient leurs bourreaux, il est tenu secret. L'art ne participe plus à sa représentation. C'est à peine si, dans les rues populaires, il apparaît encore, grossièrement charbonné sur quelque muraille.

Mon préambule, je le répète, n'annonce pas quelque ouvrage licencieux. Je veux dire seulement que l'auteur de ces trente-deux moments d'amour a remplacé les étoiles, les

clairs de lune, les chevelures d'ébène, les baisers de feu, par des impressions sincères et des mots simples. Il convient de lui en savoir gré.

Pourtant aucun journal, aucune revue, ne publierait tous ces poèmes.

Hélas! qui dira assez sévèrement le degré de timidité où se sont abaissés les directeurs d'aujourd'hui! Leur préoccupation constante est d'éviter toute lettre de protestation et de n'offenser aucune fraction, même infime, de leur public. Une lettre provenant d'un « père de famille » (c'est toujours un « père de famille » qui proteste. Il ne signe guère autrement d'ailleurs) suffit pour faire réprimander un artiste épris de fantaisie.

Trois lignes d'un grincheux prévalent contre l'approbation tacite de deux cent mille lecteurs.

« Il y a eu des lettres de protestation! »

Phrase redoutable, par laquelle l'écrivain est souvent accueilli dans le cabinet du « patron ». L'auteur peut avoir travaillé de son mieux pour être estimé par ses confrères et plaire au public. Si la réaction funeste s'est produite, tout le mal qu'il s'est donné fut

vain. Il ne rencontre au journal que visages fermés et paroles menaçantes.

Et Dieu sait pourtant qui les écrit, ces lettres de protestation, quelles vieilles filles aigries, quels monomanes de la vertu stérile, quels barbons qui se vengent ainsi de leur inaptitude, — quand ce n'est pas tout bonnement un petit camarade jaloux...

N'importe. Seuls, ces grincheux et ces hypocrites font la loi. La sécurité que donne la tiédeur semble aux rédacteurs en chef le souverain bien. Aussi ne tolèrent-ils plus qu'une littérature de la neutralité la plus morne, de l'insignifiance la plus édulcorée, de la platitude la plus monotone.

Ils n'acceptent plus que des œuvres écrites pour des enfants de quatre ans. Certes l'audace des écrivains fut naguère excessive. L'école naturaliste nous a valu toute une suite d'écrivains sans dignité, qui s'autorisèrent du droit de dire vrai pour s'arroger le droit à l'insanité, voire à l'obscénité.

Nous avons eu, après Nana, *de lourds romans sur les courtisanes; après* Pot-Bouille, *des romans « rosses » sur les bourgeois; après* Bubu de Montparnasse, *des*

romans cyniques sur les filles; après Aphrodite, *des romans licencieux sur les mœurs antiques. Et tout cela ne servit qu'à nous faire mieux apprécier ce qu'un chef-d'œuvre porte en soi de rédempteur.*

La tolérance du public devint sans bornes.

On vit paraître, sous le prétexte que le nu est chaste, des collections de déplorables photographies où de pauvres filles exhibaient, parmi des mobiliers de laqué blanc, en des postures gauchement provocantes, des académies propres à suggérer beaucoup plus des idées de pitié sociale que des idées badines.

Une réaction était nécessaire. Elle vint, excessive, comme toutes les réactions.

Elle dure encore. C'est bien long. Elle dure au point que, dans les chroniques en faveur de la repopulation, la phrase : faire l'amour, est interdite. Elle dure au point que le mot : amant, n'a plus le droit de paraître aux yeux des lecteurs de magazines. Les pauvres gens devront ignorer désormais Les Amants magnifiques, *de Molière,* L'Amant jaloux, *de Grétry, et l'opéra* Les Amants de Vérone.

*On se demande comment aujourd'hui les critiques rendraient compte, dans la plupart des gazettes, d'œuvres telles que l'*Amant

masqué, *par Dufrénoy,* *l'*Amant mystérieux, *par Poirson, l'*Amant de lui-même, *par J.-J. Rousseau, pièces jouées pourtant au Théâtre-Français, temple de décence et rendez-vous des familles...*

Cette timidité a gagné les feuilles à gros tirages, et qui pourtant ne sont pas destinées aux jeunes filles. A présent, elles banniraient ignominieusement certaines des fantaisies d'Alphonse Allais, elles trembleraient d'horreur si on leur demandait l'insertion des contes qui assurèrent leur prospérité vers 1890. Elles se boucheraient les oreilles si une petite « pomme d'api » voulait y redire le mot que Caran d'Ache y souffla jadis.

Un tel ostracisme ne s'applique pas seulement aux auteurs publiés vingt ans plus tôt. La crise de pruderie s'étend à toute notre littérature, les journaux gais ne publieraient pas Candide sans échopper les plaisanteries sur les culs, sur la vérole, sur les jésuites et sur les pages. Ils ne reproduiraient pas La Fille aux yeux d'or, Mlle de Maupin, Rolla, Les Fleurs du Mal, *la série des* Rougon-Macquart, La Maison Tellier.

Beaucoup de contes de Maupassant sont, aujourd'hui, impubliables. Parlons net.

Aucun journal français ne réimprimerait Ronsard, Marot, Brantôme, Rabelais, La Fontaine et même Molière. Aucun n'oserait offrir à ses lecteurs les farces ingénues du Moyen-Age, les fantaisies amoureuses des poètes latins, les histoires pastorales de Virgile. Aucun n'oserait reproduire la Bible. Et si quelque nouvel apôtre apportait l'Evangile aux secrétaires de rédaction des feuilles les plus respectables, ceux-ci demanderaient des atténuations dans les passages qui concernent Marie-Madeleine.

Oui, tandis que le libertinage abonde librement dans les théâtres et les music-halls, une pruderie anglaise a infecté les journaux et les librairies de ses scrupules. On n'a plus le droit de présenter que des héros tronçonnés de qui la poitrine repose sur les genoux, sans intermédiaire. Les directeurs de journaux pourchassent les termes précis, et — bien qu'aux gazettes des tribunaux les exploits des satyres soient complaisamment détaillés — la pudibonderie est imposée dans les rubriques parcimonieusement accordées à la littérature.

Cette vertu exerce sur les lettres françaises une autorité despotique, mais elle est rému-

nératrice. Ridicule, elle ne tue pas. On en vit. Elle mène à l'Académie. Les auteurs ambitieux s'efforcent donc de la flatter à qui mieux mieux.

Encore une fois, je ne revendique pas le droit à la licence et à l'impudeur. J'ai horreur de l'obscénité commercialisée. Mais je songe, non sans émoi, que grâce à cette règle monastique, grâce à la succession des vetos imposés aux artistes, nous arrivons à ne plus rien écrire qui ne puisse être signé par M. René Bazin, M. Henry Bordeaux, ou par feu André Theuriet. Tels sont les modèles qu'il faut imiter, quand on est dans l'obligation de vivre de sa plume.

Oui, la France, patrie de la bonne cuisine, est désormais au régime du pain et de l'eau claire. Les grands restaurants officiels sont de tempérance. Notre pays est devenu celui des bouillies fades, des livres pouvant être mis « entre toutes les mains », ainsi que les rôtis délavés et insipides des tables d'hôte peuvent être mis dans tous les estomacs.

Mais la cuisine d'hôtel, à la longue, fatigue et débilite. Aussi prenons garde que nos intelligences, pareillement, ne se trouvent, à

Maintenant peut-être avez-vous la curiosité d'apprendre quelle est cette femme de lettres débutante qui, pour son coup d'essai, veut faire un livre de maîtresse? Permettez-moi de demeurer mystérieux sur ce point. Je laisse à votre discernement le soin de résoudre l'énigme, avec l'espoir que cet inconnu ne sera pas le seul attrait dont ces petits poèmes s'embelliront pour vous.

Paul REBOUX.



POÈMES





RENCONTRE

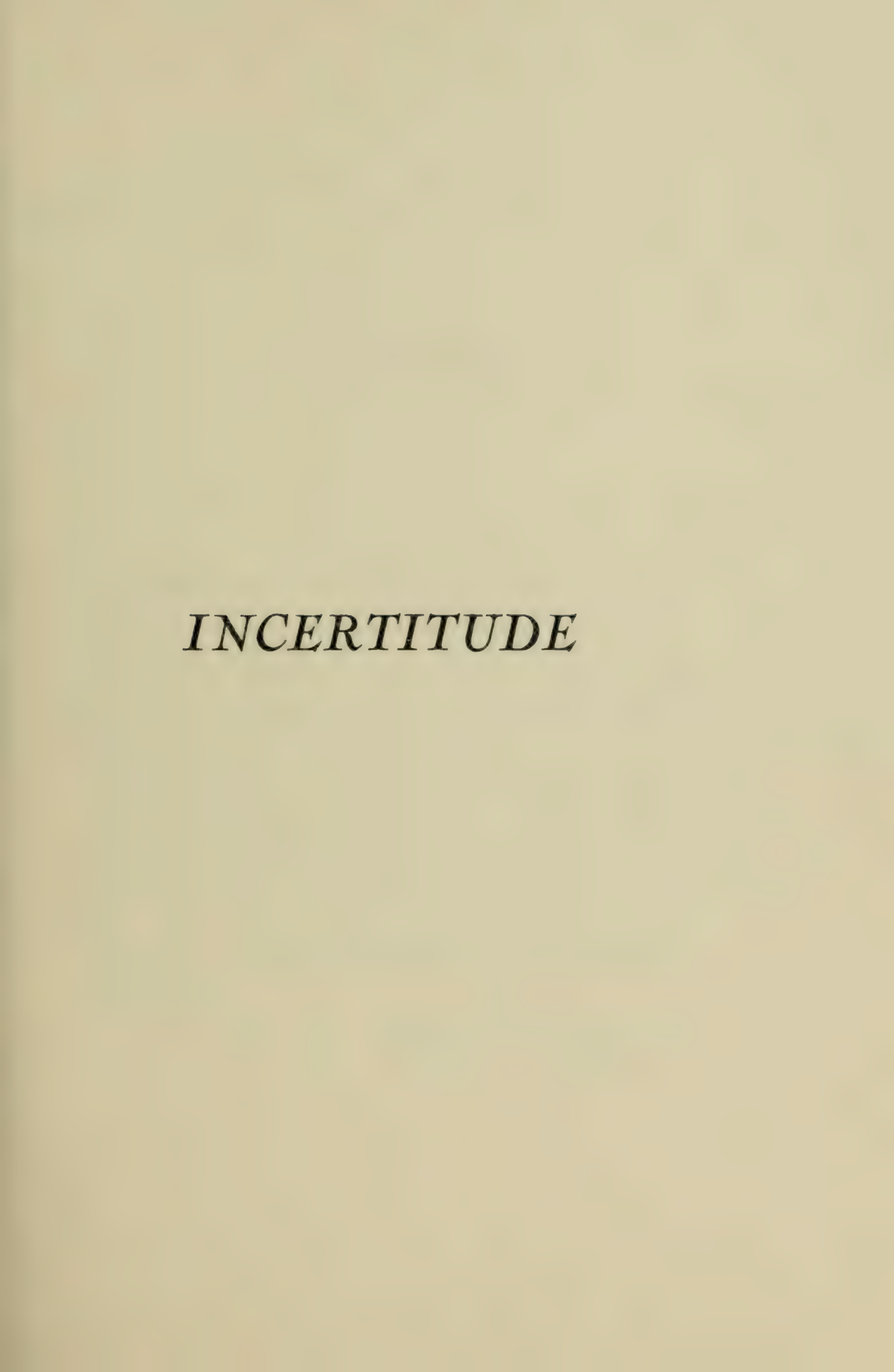
RENCONTRE

Quand je pense que j'aurais pu ne pas être assise en face de lui, ce jour-là, dans un wagon du métropolitain, entre l'Etoile et la Concorde!

Il me regardait. Son insistance pesait sur moi : et la pomme de mon ombrelle m'a paru soudain d'une importance invraisemblable. Sans lever les yeux vers son visage, j'ai pu constater que je lui plaisais visiblement. Etrange contraste entre cette galanterie animale et cette réserve courtoise... Huit jours après, quand nous avons été nommés l'un à

l'autre, chez des amis, j'ai rougi, oh! j'ai rougi... Et puis je me suis mordu la lèvre... Je crois qu'il m'a crue un peu bête...





INCERTITUDE

INCERTITUDE

Depuis qu'il sait où je fréquente, je le rencontre presque chaque jour. Pourtant il est froid. Il me parle à peine. On pourrait croire que seule une suite de hasards nous met si souvent en présence.

L'autre soir, en quittant une maison amie, il m'accompagna jusqu'à ma porte. Nous avons marché côte à côte. La cadence de nos pas était si parfaitement accordée qu'un audacieux en aurait auguré de plus secrètes harmonies.

Il me plaît. Son indifférence apparente,

mêlée de ferveur secrète, stimule ma curiosité.

A-t-il un espoir, un désir? J'en doute lorsqu'il me parle, j'y crois lorsqu'il me regarde. Il m'inspire une curiosité qui m'irrite un peu. C'est un coffret clos, dont le contenu m'appartient peut-être, et dont la clef m'est refusée.

THÉATRE



THÉATRE

Quelqu'un nous avait dit : « C'est une pièce qu'il faut voir ». Et vous m'avez proposé de m'y accompagner. Aller au théâtre avec vous, double plaisir!

Cette baignoire qui sentait le vieux meuble, et qui s'ouvrit ainsi qu'un petit gouffre ténébreux, fut pour moi le plus beau lieu du monde.

D'abord, votre chaise se tint à distance de

la mienne. Mais il se trouva qu'ainsi vous n'aperceviez pas les acteurs. Il fallut nous rapprocher, maudissant avec plaisir l'incommodité du lieu.

Mon éventail rafraîchissait votre visage. J'avais derrière moi votre bras dont je sentais la vie et la chaleur. Nous n'avons pas prononcé une parole, et pourtant nous n'avons entendu que nous-mêmes. Il faudra, voulez-vous, retourner voir cette pièce pour la première fois...



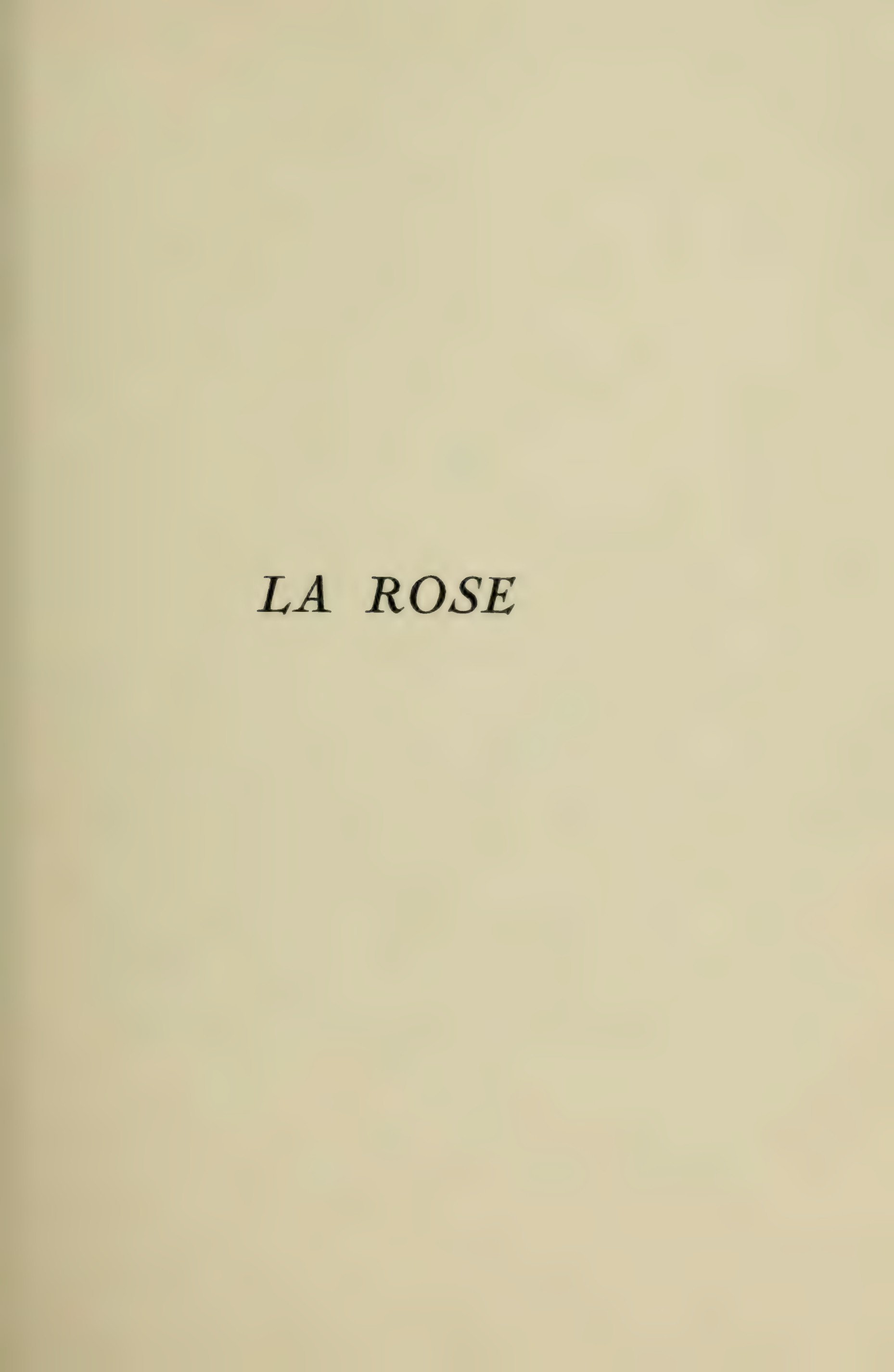
PREMIER MENSONGE

PREMIER MENSONGE

Sa présence, sa voix, ses regards, m'imprègnent d'une aptitude voluptueuse. Et il m'accuse de sécheresse! Décidément, le pauvre ami ne sait rien de moi, rien... Il me reproche aussi d'être dure... Là, son ignorance est plus voisine de la vérité, car je sens quelque chose de secrètement affermi en un lieu, qui palpite d'un rythme plus accéléré que celui de mon cœur. C'est comme un battement qui s'éveille, léger, rapide. Il m'obsède. Il abrège mon souffle. Je ferme les yeux à demi,

comme pour accueillir la fin naturelle d'un tel émoi...

Mais, brusquement, j'ai la force encore de le regarder bien en face, et de lui dire, avec une indifférence menteuse : « Mon cher, n'espérez rien, vous perdez votre temps ».



LA ROSE

LA ROSE

Comme vous m'avez demandé quelque chose de moi, je vous ai permis de choisir une rose parmi les roses du salon.

Dans un vase de cristal, une touffe s'effeuillait par moments, et l'acajou de la table reflétait les pétales en courbes inversées.

D'autres, jaune pâle, couronnaient une potiche bleue. D'autres pressaient en un bol de jade leur pourpre veloutée et sombre.

Votre indécision se prolongea. Le crépus-

cule endormait les couleurs. Alors vous vous êtes approché de ma bouche. Et vous avez murmuré : « J'ai choisi ».



L'ÉMOTION INSÉPARABLE

L'EMOTION INSÉPARABLE

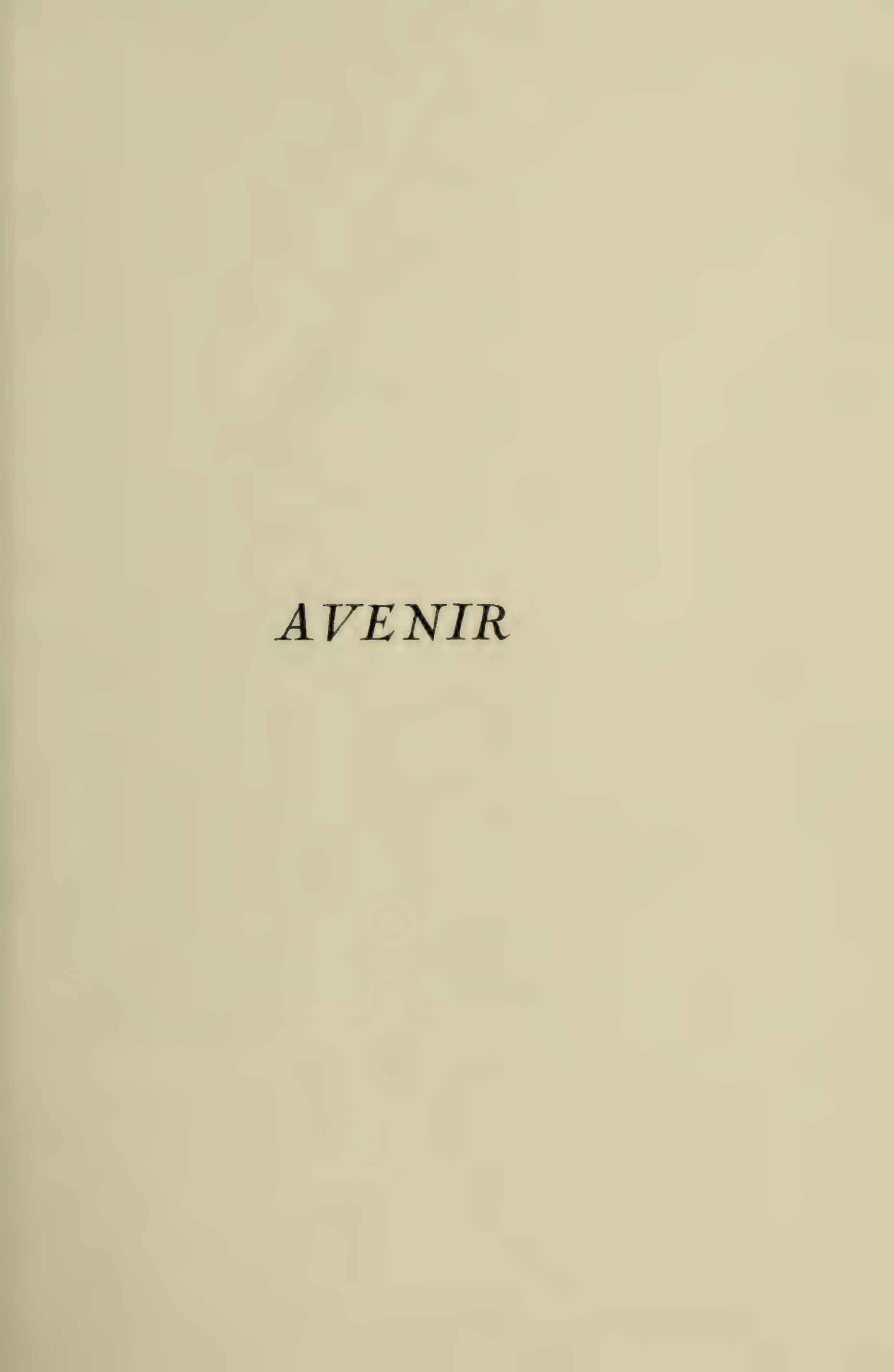
Non cela n'a pas d'importance. Pourquoi cette expression contractée? Si vous persistiez dans votre confusion, je pourrais croire que vous me tenez pour une amoureuse vorace. Apaisez-vous, mon chéri.

Je sais, je sais... On voudrait toujours atteindre la perfection dès la première fois. Et rien ne dépite plus un amant que cette trahison de soi-même.

Mais soyez persuadé que vous n'êtes pas la victime d'un funeste privilège. Sans doute, les héros de romances et de romans ont des débuts plus flatteurs. Mais combien ce qui s'accom-

plit diffère de ce qui se raconte! Allez! cette défaillance est plus fréquente qu'on ne croit. Les hommes la taisent pour n'être pas soupçonnés de faiblesse passagère, et les femmes pour paraître immanquablement séduisantes. Pourtant les uns et les autres ont connu ce qui vient de se passer, si toutefois je puis m'exprimer de la sorte.





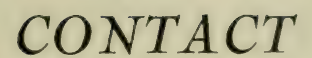
AVENIR

AVENIR

Ton trouble m'émeut; ton orgueil m'exalte; oui, j'ai partagé de toutes les forces de mon âme la première joie parfaite que tu viens d'éprouver dans mes bras.

Je n'ai point de regrets. Et je garde l'enivrement de cette heure où nos deux amours ont atteint leur point de rencontre. Mais maintenant, j'ai peur... Ne risquons-nous pas de nous éloigner l'un de l'autre? Je suis au début de ma tendresse.

N'est-tu pas au couronnement de la tienne? Tu m'as voulue, tu m'as entraînée, tu m'as gagnée. A partir de ce moment, je le sens bien, c'est à moi de te conquérir.


CONTACT



CONTACT

Nous voilà partis un dimanche, ainsi que deux petits bourgeois, pantalon clair et robe blanche, pour aller courir dans les bois.

Idylles d'âmes simples! O Coppée! O Murger! O Paul de Kock!

Dans le compartiment d'où l'on voit fuir, sous un ciel irrisé de banlieue, les verdures de la campagne printanière, nous sommes assis l'un contre l'autre. Ta main qui vient de désigner un pommier fleuri, s'est reposée sur moi. Aucun désir ne m'anime. Je n'évoque rien, je n'attends rien. Mais il me semble que cette main abandonnée crée entre nous quelque chose comme un courant de tendresse.

Tu l'éprouves aussi, n'est-ce pas? Nous n'avons besoin ni de regards, ni de paroles. Ce contact a suffi pour que nos vœux, nos joies et nos espérances se mêlent délicieusement.

LA
TERRE MATERNELLE



LA TERRE MATERNELLE

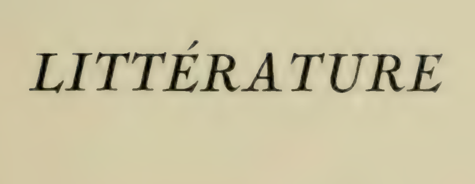
Qu'on est bien sur cette mousse tiédie où craquent des brindilles, et que le soleil, à travers les ramures, tigre de tâches lumineuses!

Restons allongés là, veux-tu, sans rien voir

d'autre que les buissons autour de nous et ce duvet captif qui palpite au bout d'un fil d'argent, devant le bleu du ciel.

Nous sommes seuls. Ecoute... Le bourdonnement d'un insecte zigzaguant dans un rayon et, là-bas, vers la nappe tranquille du fleuve, un appel de pêcheur, un raclement de chaînes; un aboi... Et puis, de nouveau, le silence, le silence vivant des forêts.

Comme tu me regardes... Je me détourne, car je t'ai compris. Mais je ne me refuserai pas. Nous sommes deux êtres qui s'aiment simplement sous les arbres. Et cela nous rajeunit de quelques milliers d'années.


LITTÉRATURE



LITTÉRATURE

Fleurs, boissons rares, sucreries, chaque jour je trouve en arrivant de nouvelles surprises. Aujourd'hui qu'as-tu préparé? Cette préoccupation me stimule. Voilà que j'en arrive juste à l'heure fixée. Quelle nouvelle femme, as-tu donc fait de moi?

Des livres... Je les ouvre. Ah! quels livres! Les éditeurs clandestins de Hollande et d'Espagne ont rassemblé des textes bien singuliers et des estampes qui portent à la méditation. Cette fantaisie, la crois-tu réalisable? Combien sont-ils donc, dans cet emmêlement? Je ne pensais pas que l'aptitude pût revenir aux vieillards de cette façon-là.

Mais à mesure que je tourne les pages, une lassitude me gagne. Tant de flamme me refroidit. Assez de groupes, veux-tu, d'ânes, de lanières, de démons et de moines. Je me sens devenue soudain très vertueuse, et je n'aspire plus qu'à faire l'amour avec simplicité.

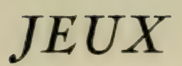
MONDANITÉ

MONDANITÉ

Autour de la table alternent des messieurs à plastron blanc et des dames aux épaules nues. Les cristaux brillent. L'air est lourd. Ma robe me serre. J'ai la nuque douloureuse. Vraiment, il a fallu, tout à l'heure, me rhabiller trop vite...

Tu es juste à côté de moi. « Voyagerez-vous, cet été, chère Madame? — Nous irons à Biarritz. — Moi aussi, peut-être! Ce serait charmant! » Comme tu récites bien une leçon! Je t'admire, mais je m'en inquiète un peu.

Ma serviette a glissé. Je me penche. Tu la ramasses. Ton visage frôle le mien. « Je t'aime... » Puis, redressés, nous comparons les agréments de la montagne et de la mer. Mais cet effleurement a suffi pour te causer le trouble que je sais. Attention! le repas est fini. Parmi le brouhaha des chaises, tâche d'atténuer discrètement ce qui rendrait ta marche un peu gênée. Et va-t'en au fumoir, pour écouter des histoires de femmes, misérable!



JEUX



JEUX

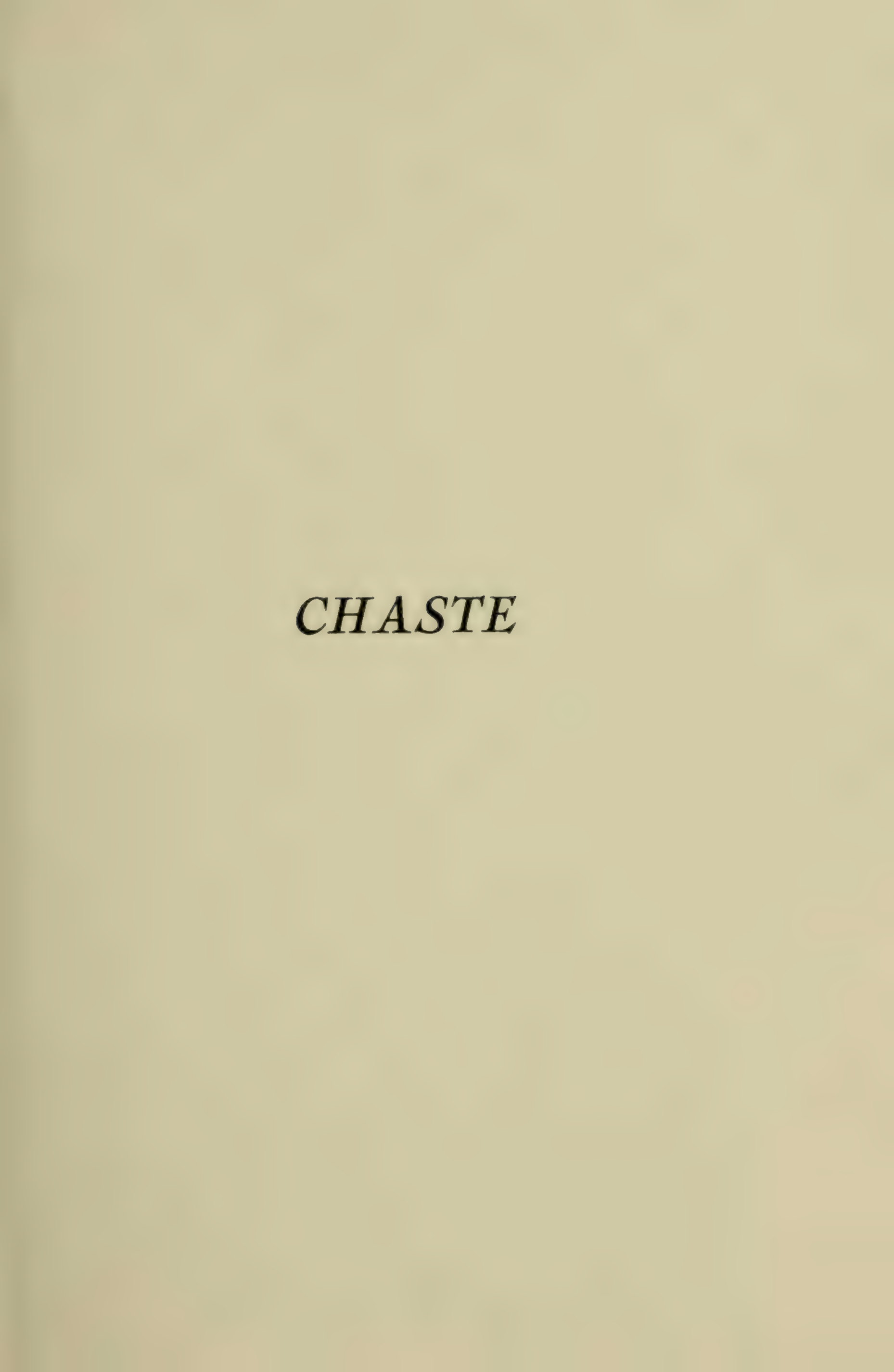
Reste étendu. Garde ainsi la tête penchée sur ton épaule. Souris-moi, mais sans un mouvement. Ta sagesse aura sa récom-

pense. Je veux t'apprendre les baisers de tout ce qui n'est pas ma bouche.

Aimes-tu ce pianotement dont te voici parcouru? Ne semble-t-il pas que dix petits génies alertes se poursuivent au long de toi, par bonds légers?

Peut-être préfères-tu la caresse des boucles qui pleuvent de chaque côté de mon visage et baigne ta peau frissonnante?

Il est des jeux plus aimables encore. Vois. Je te couvre de moi-même. Je t'encadre de mes bras appuyés. Ils fléchissent un peu. Ma poitrine se rapproche. Et deux effleurements alternés tracent sur toi des arabesques invisibles.



CHASTE

CHASTE

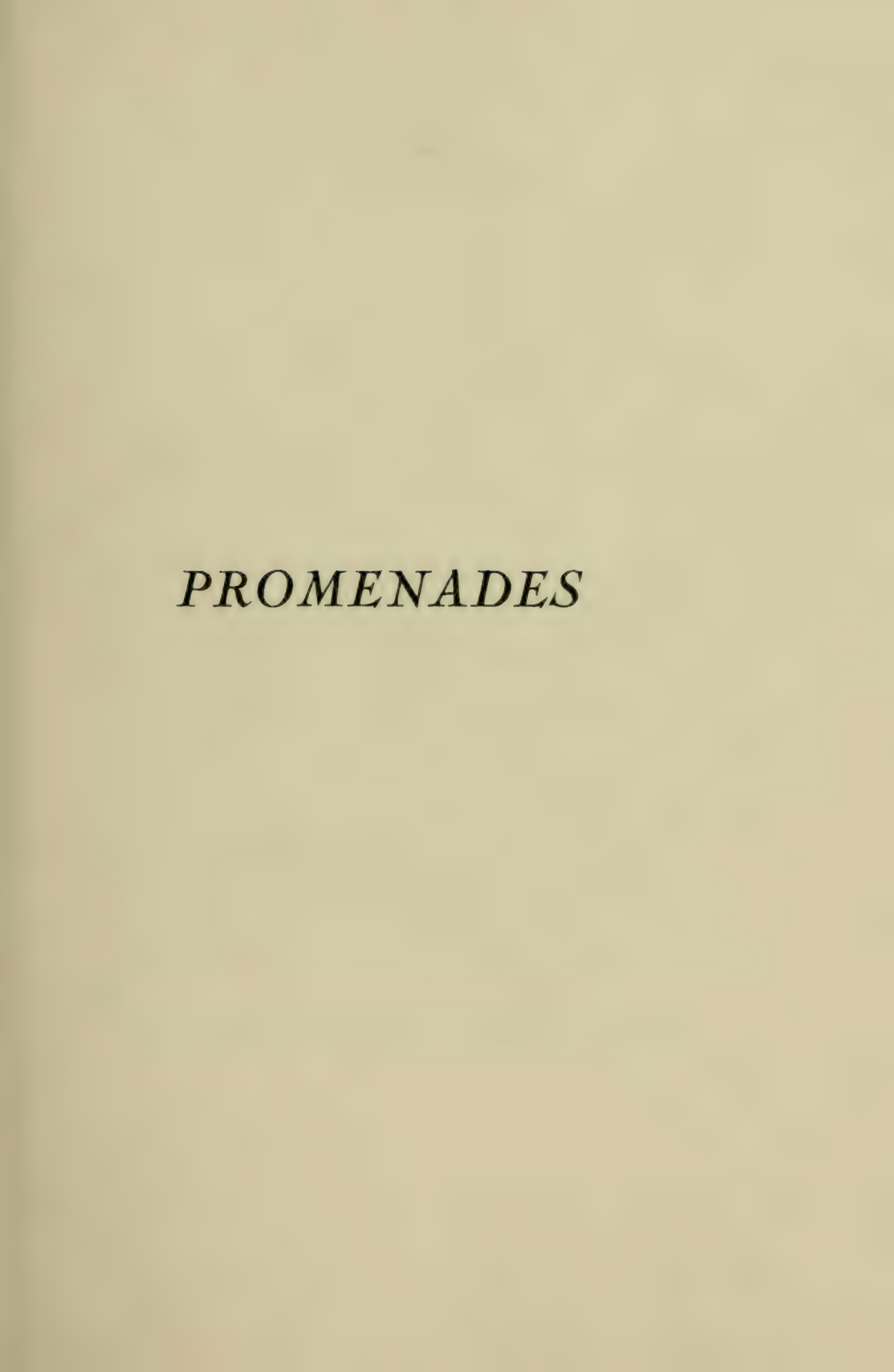
Nous répétons souvent : « Comme je t'aime! » et puis une force inflexible nous lie, et les paroles ne peuvent plus s'échapper de nos lèvres confondues.

Mais aujourd'hui je veux que, parmi les coussins, nous demeurions fraternels.

Parle-moi longtemps, dis-moi ton enfance, tes premiers émois, tes amours innocentes de petit garçon.

J'ai besoin de te connaître mieux. Quelquefois je m'effraie de nous sentir si mystérieux l'un pour l'autre, dans les moments où se livrent nos visibles secrets.

Laisse-moi regarder tes yeux. Parlons à voix basse. Demeurons sans désir dans les ombres du soir. Refusons-nous voluptueusement des caresses.



PROMENADES

PROMENADES

Quartiers lointains, Vaugirard, Montrouge, Buttes-Chaumont, que j'aime vos rues, aux humbles boutiques, vos maisons inégales, vos arbres maladifs comme les enfants des faubourgs!

Quel délicat agrément que de nous y dépayser! Bien que dans notre ville natale, nous nous sentons comme en voyage.

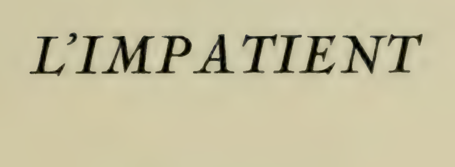
Tous les passants nous semblent étrangers.

Alors, je me serre contre toi, presque craintive.

Et ce rapprochement éveille quelque chose

qui nous fait regretter d'être aussi loin de chez nous.

Te rappelles-tu combien cette nostalgie s'est faite un jour impérieuse? Te rappelles-tu cet Hôtel de Savoie où nous nous sommes glissés alors, ainsi qu'en fraude; cette chambre aux meubles garnis de reps bleu, ce tapis qui figurait une panthère et cette gravure au-dessus du lit à l'édredon bombé, cette gravure où s'assemblaient, autour de Marceau trépassé, des généraux auxquels nous donnâmes, mon chéri, un spectacle si peu funéraire.



L'IMPATIENT



L'IMPATIENT

Je suis si lasse que je n'ai même pas fait l'effort de monter sur le lit. Je me courbe en arrière pour me pénétrer de la fraîcheur

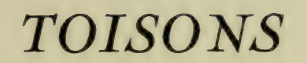
des draps, tandis que mes jambes minces forment comme une ogive.

A l'improviste, tes paumes ont saisi mes hanches. Tu m'obliges à demeurer ainsi.

Me voilà captive, troublée par cette haleine toute proche.

Je m'alarme de ta promptitude, j'étends les bras, mes doigts frissonnants se mêlent à tes cheveux pour repousser ton visage. Non, attends...

Etrange défense que la mienne! Mes prunelles vacillent sous mes paupières qui s'abaissent, et, parcourue déjà par des ondes heureuses, je te dis : « Va-t'en! » d'une voix qu'affaiblit le désir.



TOISONS

TOISONS

Au creux de ta poitrine dure et bombée tu es comme une roche où naquirent des algues brunes.

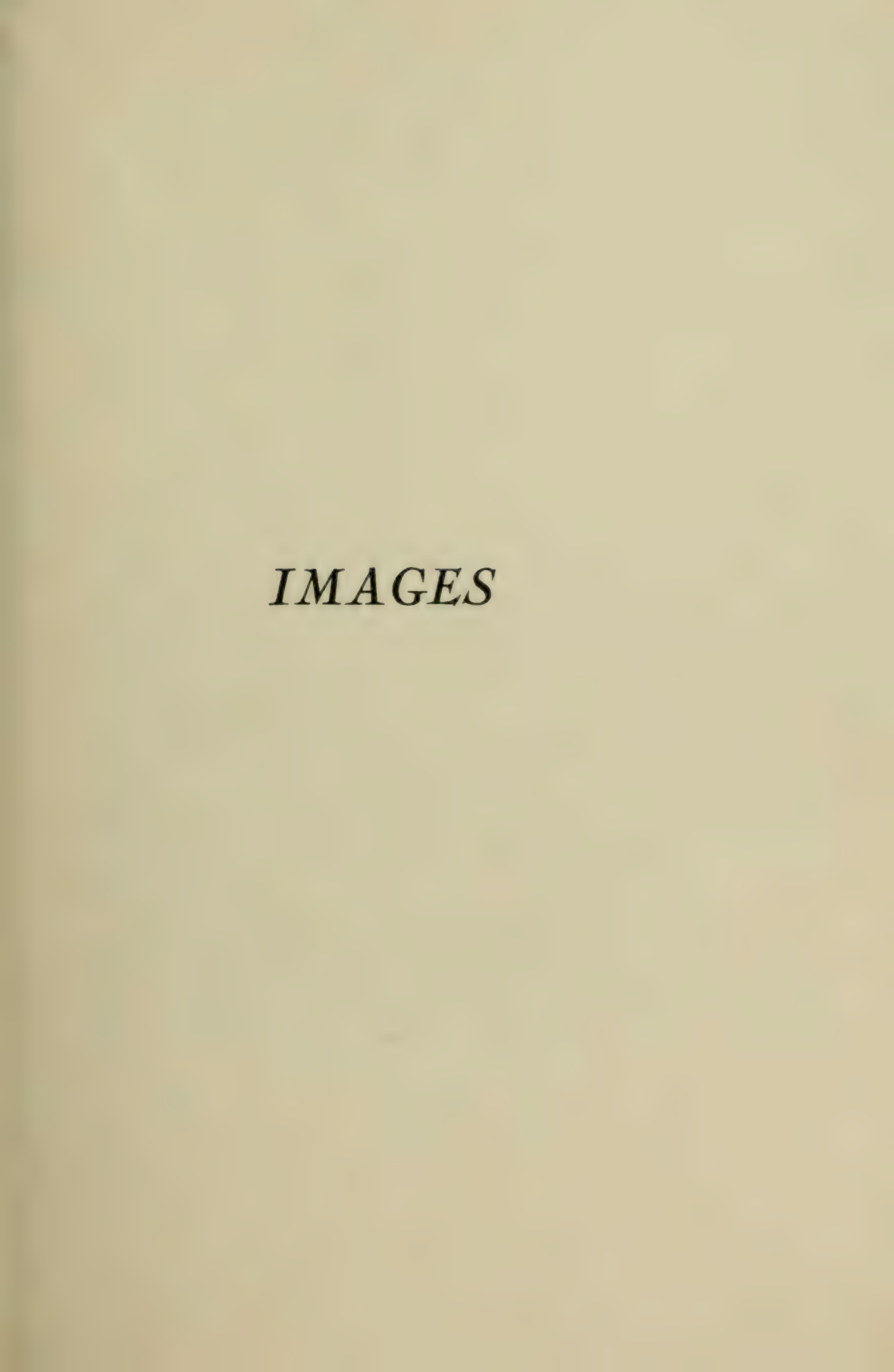
Tandis que les cheveux de ta tête sont lisses, ceux-là, plus indociles, plus rustiques, forment des courbes qui plient sous mes doigts.

Quand tu lèves le bras, j'en découvre d'autres, parmi lesquels règne la même senteur de bruyère, d'ambre et de bois brûlé.

Les clairières annoncent parfois le voisinage de quelque forêt plus épaisse. Je sais

d'autres boucles qui foisonnent comme pour cacher un trésor. Effort touchant, mais superflu.





IMAGES

IMAGES

Tout à l'heure elle n'était, dans l'ombre soyeuse, qu'une espérance. La voilà devenue réalité. La gaine de mes doigts forme le calice de la fleur mystérieuse.

Du rose et du lilas s'irisent autour de cette longue corolle où serpentent des bleus de pastel. Le faîte s'épanouit, couronné d'une rougeur plus sombre. C'est plutôt un fruit, mûri soudain.

Est-ce un fruit? Son contact velouté pourrait le laisser croire. Mais sa fermeté s'accorde mal avec une telle image.

Un fruit cède, au toucher. Elle résiste, au contraire, et s'affermit encore.

C'est plutôt une urne remplie et qu'une insistance ignorante suffirait à faire déborder. Mais tu peux te fier à moi.

Je ne hâterai pas la minute que tu souhaites à demi tout en la craignant trop prochaine.



RÉMINISCENCE

RÉMINISCENCE

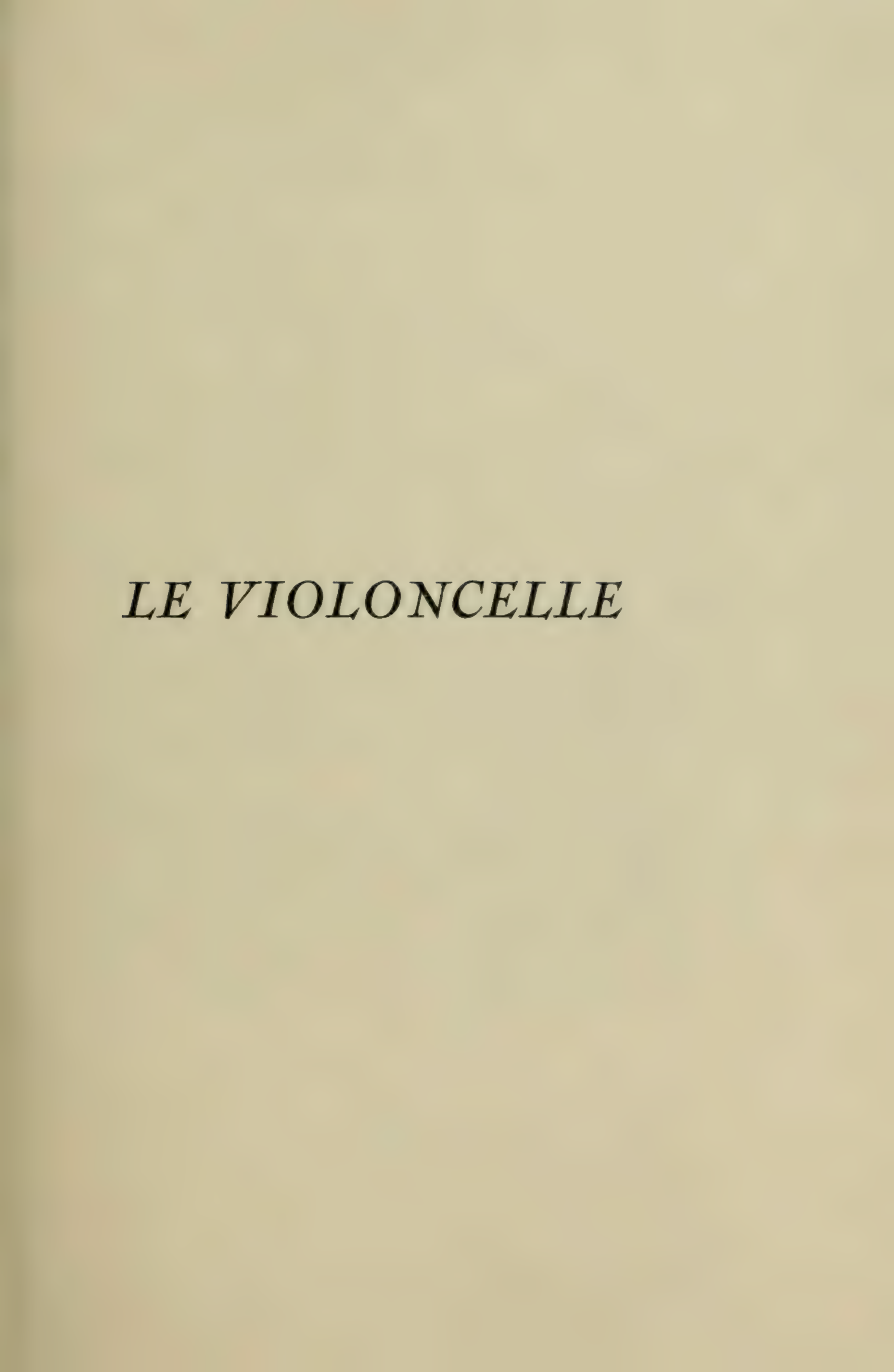
Comme il fait chaud! Folle que je suis d'avoir choisi cette journée pour quitter notre campagne fraîche et venir à Paris! N'aurais-je pu trouver un autre moment pour acheter des bas et des parfums?

Je suis venue me reposer un peu dans l'appartement désert. Le cristal du lustre luit sous une chape de gaze, les meubles ont des housses, les volets sont fermés, tout s'enveloppe de ténèbres blondes.

Comme il fait chaud! Pourrai-je quitter ce divan, où me voici gisante, le sang épaissi, la

poitrine gonflée d'un peu d'anxiété, car j'ai peur de je ne sais quoi dans cet appartement muet...

Ton souvenir pourtant l'habite. C'est ici même, parmi ces coussins, qu'un jour nous avons compris ce que nous serions l'un pour l'autre. Et voici que, dans une rêverie où ma solitude s'illusionne, je ressucite languissamment la volupté dont ta première audace m'enchanta.



LE VIOLONCELLE

LE VIOLONCELLE

Nous sommes étendus côte à côte. L'une de tes mains impose à ma nuque un martellement léger, et l'autre va de mes reins à mes épaules, si furtive qu'elle me touche à peine. Je frissonne de la deviner plus que de la sentir.

Bientôt un prélude se compose. En haut, tes doigts s'appuient ainsi qu'à l'ébène d'un violoncelle, tandis que, plus bas, je me tends comme vibre une corde sous un archet. Je m'abandonne. Ton caprice inspiré joue de moi.

D'abord je me laisse bercer par une béatitude mélodieuse. Puis une cadence plus vive m'anime jusqu'à l'heure où ta virtuosité me ravit, dans l'accord final, toute consciente de moi-même.

Alors je reste là, inerte et bienheureuse.

Tes caresses ont pris fin. Mais longtemps après qu'elles se sont tues, j'en demeure toute sonore.



ATTENTE

ATTENTE

Ne sois donc pas impatient de la minute que voici. Tempère l'élan juvénile qui t'anime. N'abrège pas notre bonheur. Attends.

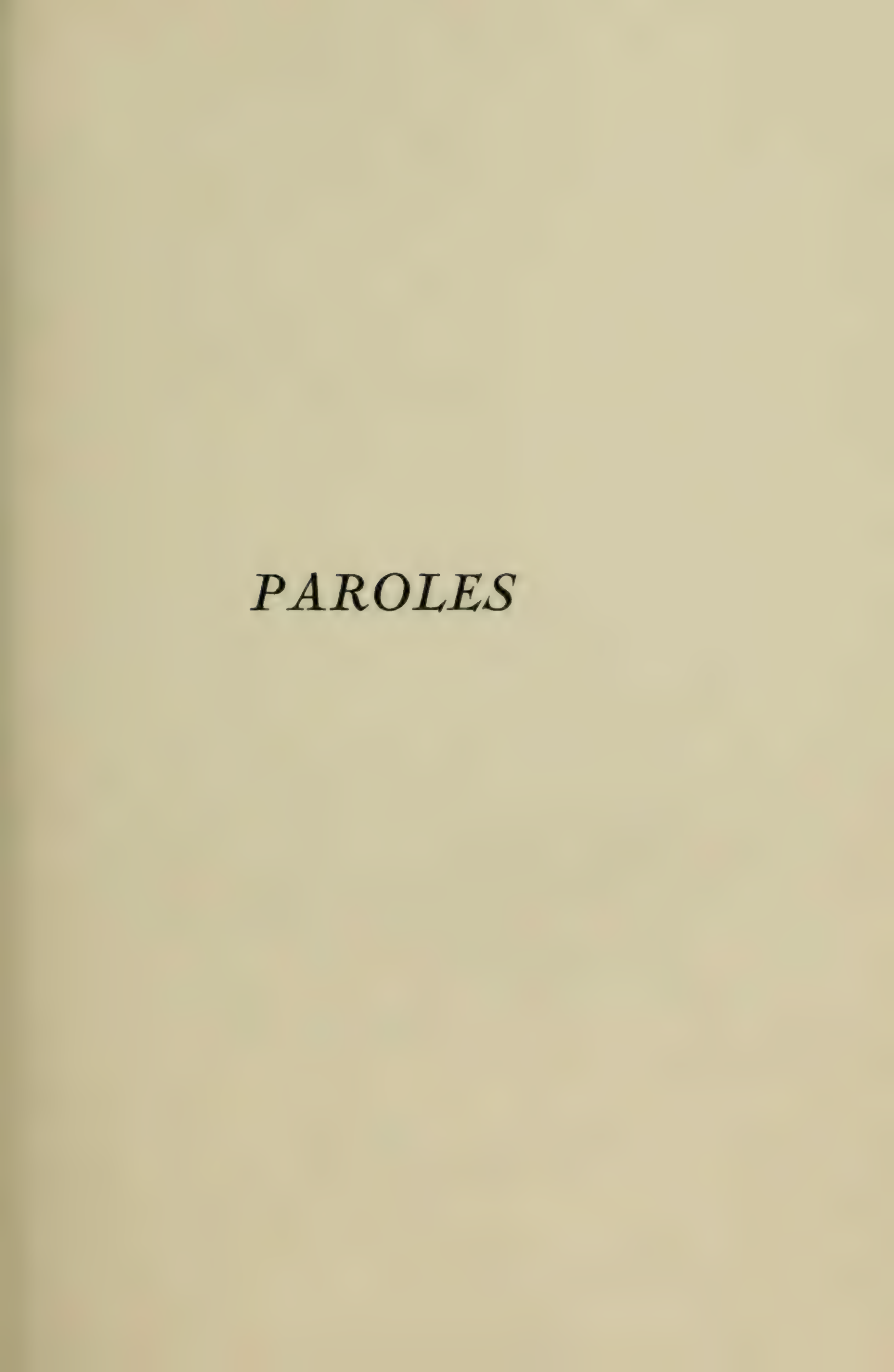
Sans m'accuser d'être moins que toi-même avide d'un emportement où nous délirerons ensemble, imite-moi.

Connais ce qu'il y a d'aigu, d'exquisement douloureux, dans cette frénésie maîtrisée.

Elle va nous dompter bientôt. Mais nous régnons encore sur elle. Retenons cette souveraineté fugitive. Non, ne cède pas, mon amour...



Partageons l'ivresse de l'abîme. Penchons-nous au bord, retenus à peine. Je veux savourer le vertige de sa profondeur avant d'y rouler avec toi.



PAROLES

PAROLES

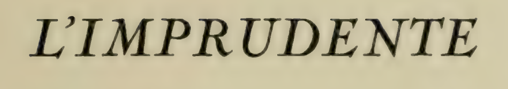
Dis mon nom! Crie ton amour! Lamente-toi de ce bonheur plus fort que ta force d'être heureux.

Parle! Livre-moi, parmi les remous de ton âme, des profondeurs inconnues.

Prolonge un rire sanglotant! Parle! parle encore! Qu'importent tous ceux-là qui pourraient nous entendre?

Parle, parle comme un insensé, pour que je m'enorgueillisse de sentir toute ta raison s'anéantir dans mes bras.





L'IMPRUDENTE

L'IMPRUDENTE

Non! non! je ne veux pas d'un geste de sagesse. Je ne m'arracherai pas à notre félicité.

Dans une convulsion foudroyée nous avons été mêlés l'un à l'autre! ne nous reprenons pas.

Les vagues brusques de mon sang martèlent encore ma gorge, et mon cœur bat durement dans ma poitrine en tumulte.

Laisse-moi tout le temps de remonter vers la vie, tandis que mes gémissements s'achèvent en plaintes bienheureuses.



TRISTE

TRISTE

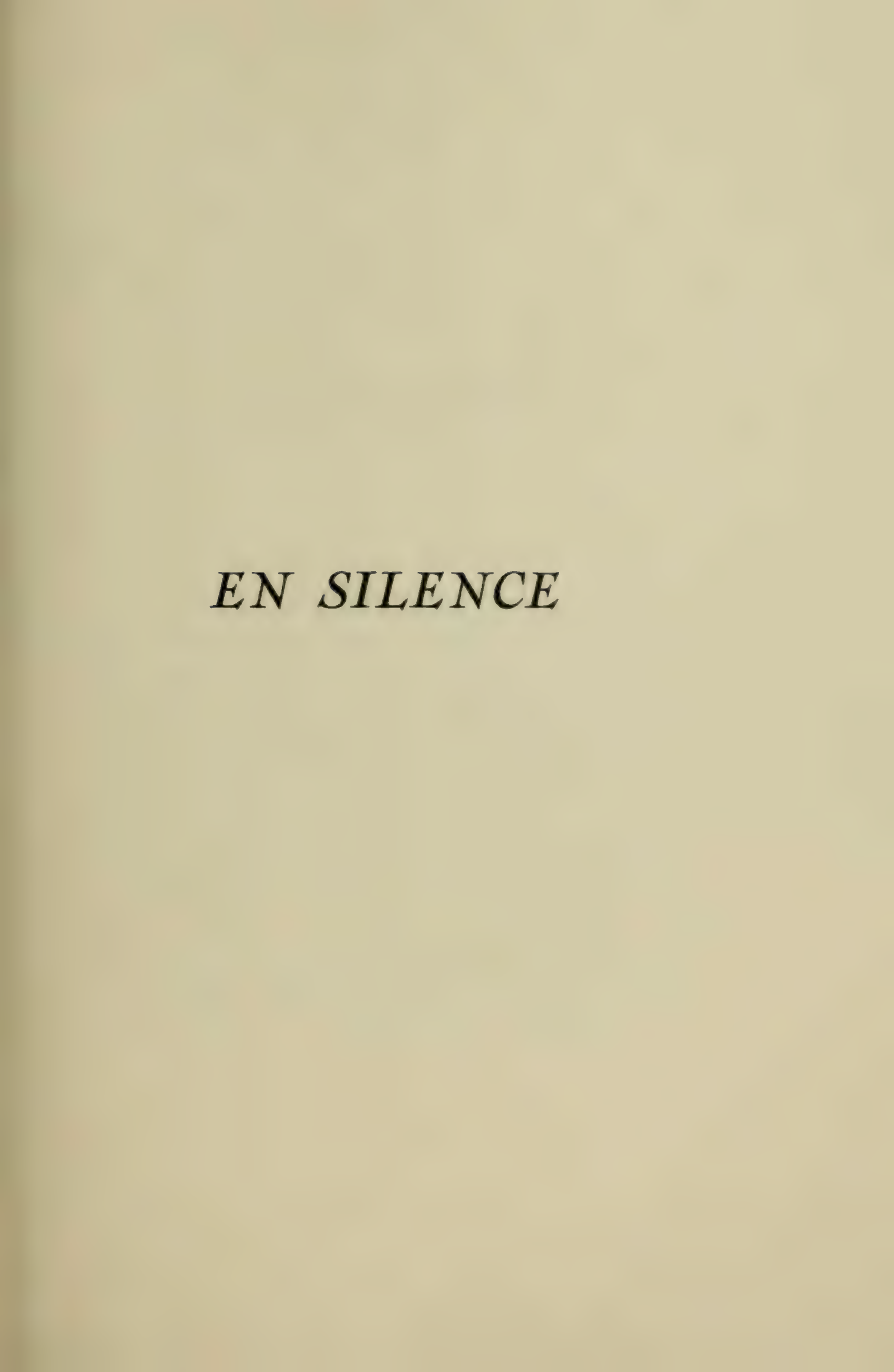
Demeurons ainsi, que ma tête repose sur le coussin rythmé de ta poitrine. Ne bougeons pas. Ne disons rien. Recueillons-nous.

Les plaisirs légers de la vie laissent au fond du cœur comme un peu de joie qui flotte. Mais après cette tragique frénésie qui vient de nous frapper à la fois, quelle pauvreté qu'un sourire!

Si je bougeais mon front, ce poids qu'il con-

tient tout à coup blesserait mes tempes, j'en suis sûre. Le jour m'éblouirait si je rouvrais les yeux. Restons encore dans les ténèbres bienheureuses.

Nous avons connu tout à l'heure quelque chose comme l'arrachement de la mort. Participons à sa sérénité. Parmi les draps chauds et froissés et les oreillers en désordre, soyons graves, muets, immobiles, ainsi que deux époux de pierre dans l'ombre d'une cathédrale.



EN SILENCE

EN SILENCE

Regarde. La pénombre du drap soulevé blondit nos deux corps immobiles. Laisse-moi, dans ce demi-jour, poser sur ta poitrine la caresse de mes cheveux, et, lentement devenir plus secrète.

Souffre que mes lèvres quittent un moment la hauteur de tes baisers. Ne me dis rien. Rêve...

Ne songe pas aux ténèbres tièdes qui m'absorbent. Leur mystère est convenable à

des desseins qui s'effaroucheraient autant d'une demande que d'un refus.

Reste ainsi, crispé par une attente extasiée. Laisse-moi gouverner ton plaisir et communier mieux que naturellement avec ton être à ma merci.



LES YEUX FERMÉS

LES YEUX FERMÉS

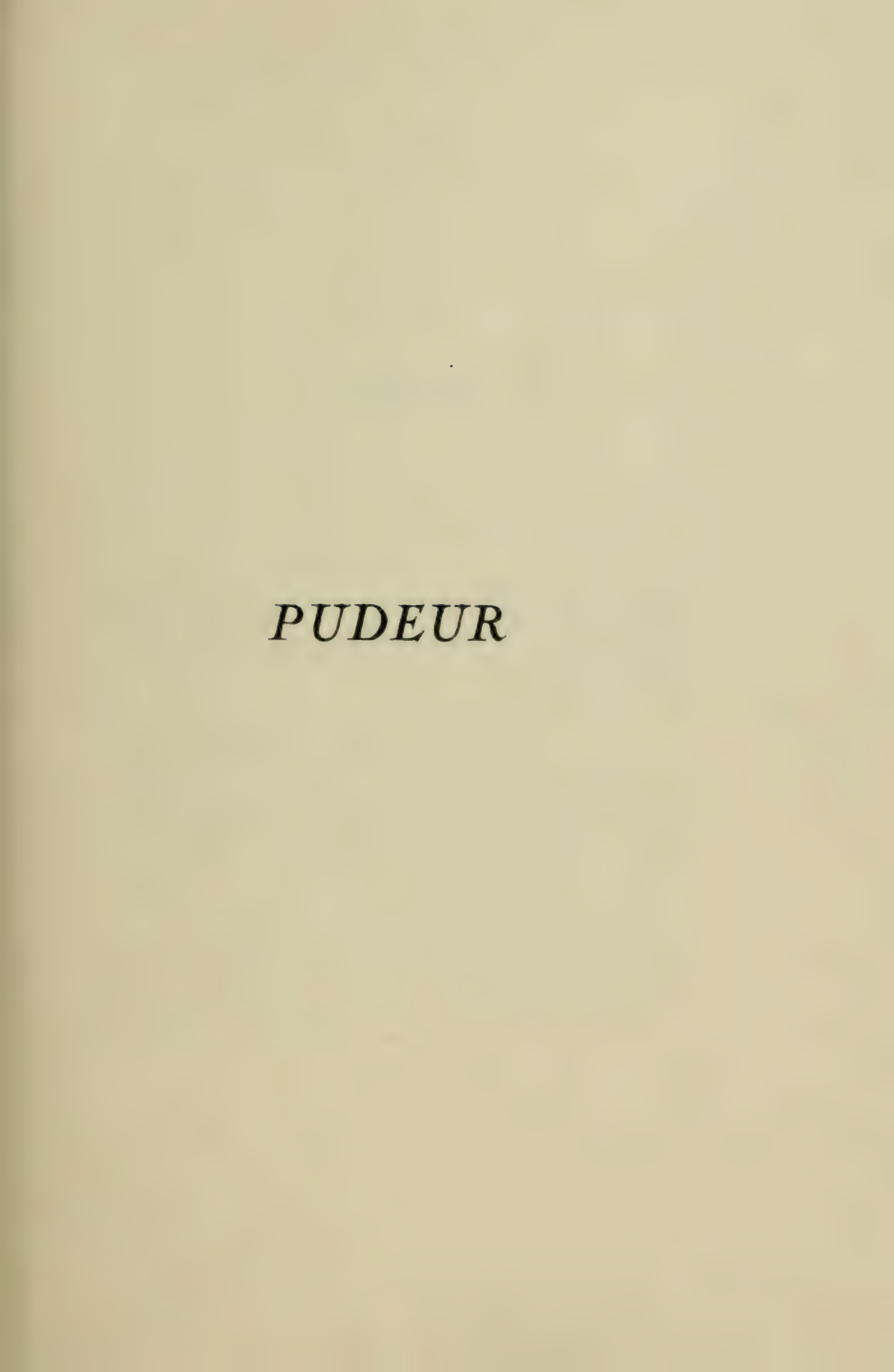
J'aime la lourdeur de sa poitrine sur la mienne. J'aime l'écrasement de mes épaules captives de ses bras. J'aime le fléchissement de mes reins sous ses mains qui s'y appliquent et dont les chers ongles coupent un peu.

Je ferme les yeux. Il est là. Il me tend comme s'il allait me déchirer. Je goûte par lui ce bonheur profond que les hommes ne connaissent pas.

Alors, dans mes veines gonflées comme un

ruisseau d'avril, le sang se précipite, se retire, bondit encore. J'ai la face empourprée, et puis soudain, toute pâle comme celle d'une morte aux lèvres entr'ouvertes.

Mais un rêve violent, confus et magnifique habite sous ce masque de trépassée, et, quand vient le moment où ma bouche dit des paroles que j'ignore, j'aperçois des couchants d'orage au ciel de mes paupières closes.



PUDEUR

PUDEUR

Hier encore, je me suis défendue contre cette caresse trop forte qui mêle dans mon âme en tumulte les deux images de l'amour et de la mort.

Aujourd'hui, je ne sais quelle audace intimidée m'inspire une espérance dont ni ma voix ni mes regards n'oseraient faire l'aveu.

C'est à toi de deviner pourquoi mes lèvres cessent d'appeler les tiennes, pourquoi mes genoux résistent, comme ceux d'une vierge, à ton invite naturelle.

Comprendras-tu le langage de mes paupières palpitantes et de mon corps qui, dans notre grand lit, est maintenant plus haut qu'à la place ordinaire?



DÉPART AU MATIN



DÉPART AU MATIN

Comme on nous a réveillés tôt!... C'est vrai, voici le jour de ton départ. La lumière encore faible montre tes vêtements apprêtés sur la chaise, et ta valise.

Dépêche-toi... ou plutôt non, attends encore un peu.

Tu vas t'éloigner dans cette rue sonore où je ne vois personne, qu'un balayeur, et que l'aube colore d'un éclairage inaccoutumé. Savais-tu que le ciel pouvait rougeoyer de ce côté-là?

Je suis triste. Ma gorge se contracte. Je frissonne. Vas-tu vraiment partir? Mon bras te retient, et si mon bras ne suffisait pas, j'ai mieux. Tu le sens?...

Mais ne bats pas des paupières en murmurant : « Soyons sages », non, ne t'alarme point, mon prisonnier chéri. Ma main n'est pas une obstinée. Te voilà libre.



LE REMPLAÇANT

LE REMPLAÇANT

Deux oreillers garnissent notre lit. Nous avons chacun le nôtre, et quand nous entrons dans la chambre, nous les voyons reposer, bordés de dentelle, semblables, côte à côte, très sages.

Mais leur candeur s'accorde mal avec nos jeux, et, quand nous reprenons l'esprit ils gisent sur le tapis, bien loin du lieu où se tiennent habituellement les oreillers raisonnables.

Aujourd'hui, je me suis couchée en frisson-

nant, toute nostalgique de ta chaleur perdue.

Je sens bien que le sommeil ne pourra m'apaiser que si je presse contre ma poitrine ce duvet contre lequel tu reposas, pour y retrouver vaguement l'illusion de ta présence.





RETOUR

RETOUR

Comme il fait froid, dans cette gare où je t'attends! car tu vas revenir, mon amour! Ta dépêche est là dans mon sac. J'ai mis le manteau qui te plaît, et j'ai combiné pour ce soir un menu dont tu diras : « C'est beaucoup trop! » avec un air de gourmandise.

Tu reviens. Le bonheur de te revoir me rend mal à l'aise, presque douloureuse. Je tressaille aux cris des locomotives. Je me laisse bousculer par les porteurs de bagages, les paysannes flanquées de paniers, les soldats bosselés de musettes. Je m'assieds.

L'immobilité m'exaspère. Je me relève. Que l'heure est lente, mon Dieu!

Sur ces deux rails luisants, qui très loin semblent se rejoindre, glissera le wagon d'où tu descendras. Ah!... une fumée... non, pas encore... je m'ennuie, je m'étire, je suis transie... Arrive vite!

Ou plutôt non! attends... Là, un peu de poudre... Oh! que je suis vilaine avec ce nez qui commence à rougir! Vas-tu me trouver tout de même jolie? Et sentiras-tu bien la chaleur de ma joie dans ces yeux que le froid fait pleurer?

COLÈRE

COLÈRE

Donc, vous m'avez vue hier soir? Un homme m'accompagnait. Nous causions, nous riions ensemble?... En vérité? Oh! je ne prends même pas la peine de me défendre contre votre soupçon outrageant.

Je pourrais bien faire attester que je me trouvais hier à l'Opéra-Comique : votre ami Jacques m'y a vue. Nous étions voisins. Quelques questions au téléphone, d'un ton détaché, et toute votre grande colère se changerait en confusion.

Mais tu mérites, jaloux, de garder encore le front ridé, la lèvre oblique, de me regarder avec cette âpreté triste, de m'interroger douloureusement. Tu ne sauras rien.

Tu m'as saisie par le bras, ta bouche en face de la mienne... Comme un baiser serait facile... Mais non, souffre encore un peu, sois cruel, sois brutal, tandis que je ferme à demi les yeux avec un sourire que tu ne comprends pas...



PLUS TARD



PLUS TARD

Dans la chambre voisine, notre lit nous attend. Le drap brodé, rabattu en triangle sur le satin du couvre-pieds semble dire : « Me voici préparé. Je vous invite ».

Avec des lenteurs voluptueuses, avec les élans du désir partagé, avec des prétextes dont nous n'étions dupes ni l'un ni l'autre, que de fois, depuis un an, nous avons franchi cette porte!

Mais aujourd'hui les deux grands fauteuils de cuir où nous nous sommes nichés pour bavarder en camarades ne te semblent-ils pas d'une hospitalité délicieuse?

Tes lèvres ne me distraient plus de tes paroles. Un petit bonheur bourgeois remplace nos grandes délices. Nous voilà devenus des sages, des pauvres sages...

ÉPITAPHE

ÉPITAPHE

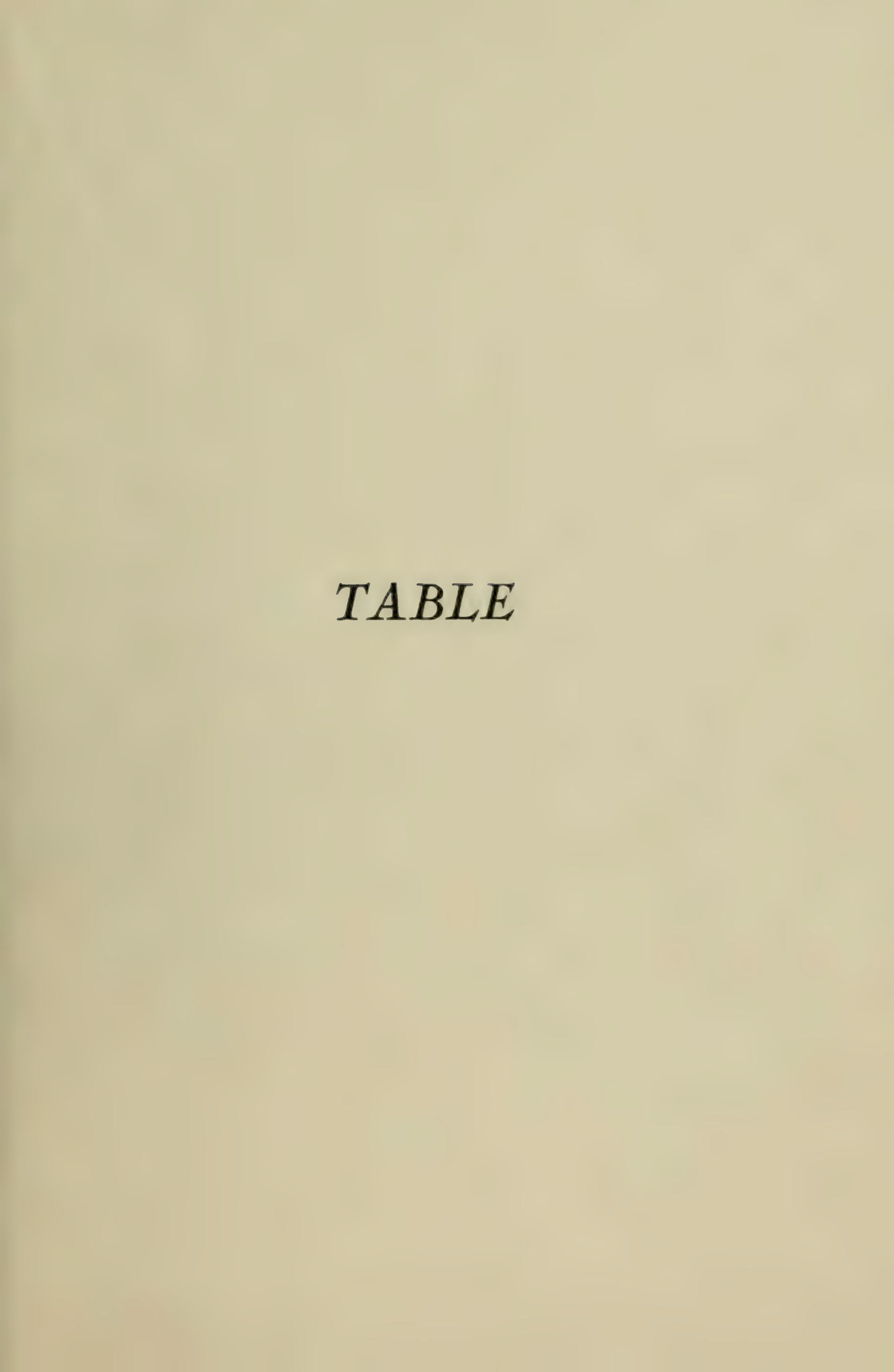
Ce qui fait le malheur et le bonheur des hommes n'aura fait que notre bonheur. C'est la récompense de ceux qui se chérissent avec simplicité.

Lorsque finira notre amour — qui sait? demain peut-être? — nous n'aurons connu ni la haine, ni les trahisons, ni les larmes.

Assez sages pour n'en pas attendre plus qu'il ne pouvait nous donner, nous l'aurons voulu sans idéal pour qu'il fût sans déception.

Nous lui garderons un souvenir pareil à ces tombeaux antiques dont le marbre est couronné de chèvrefeuille et qui, parmi le bruissement des abeilles, reflètent le ciel bleu.





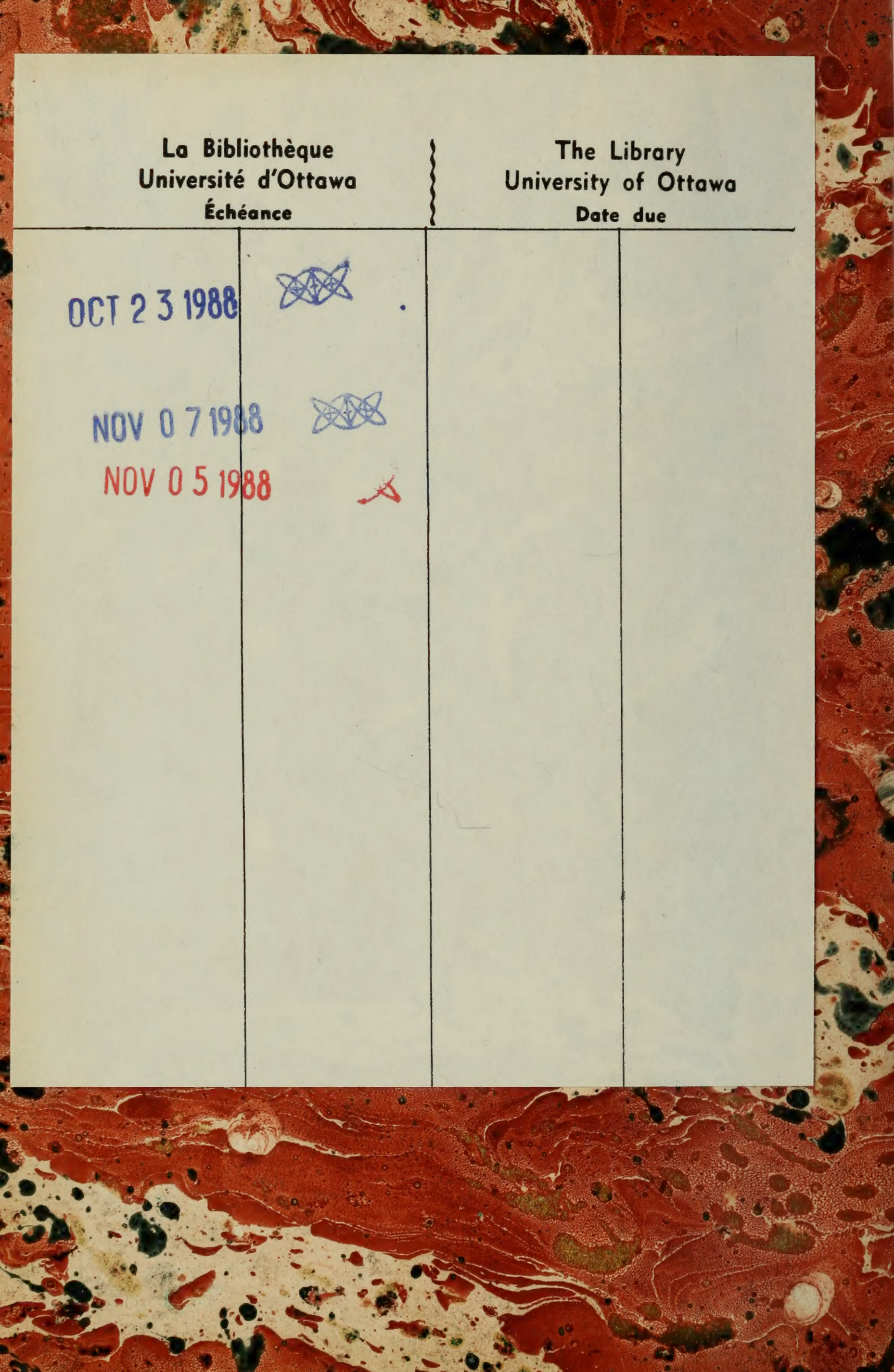
TABLE

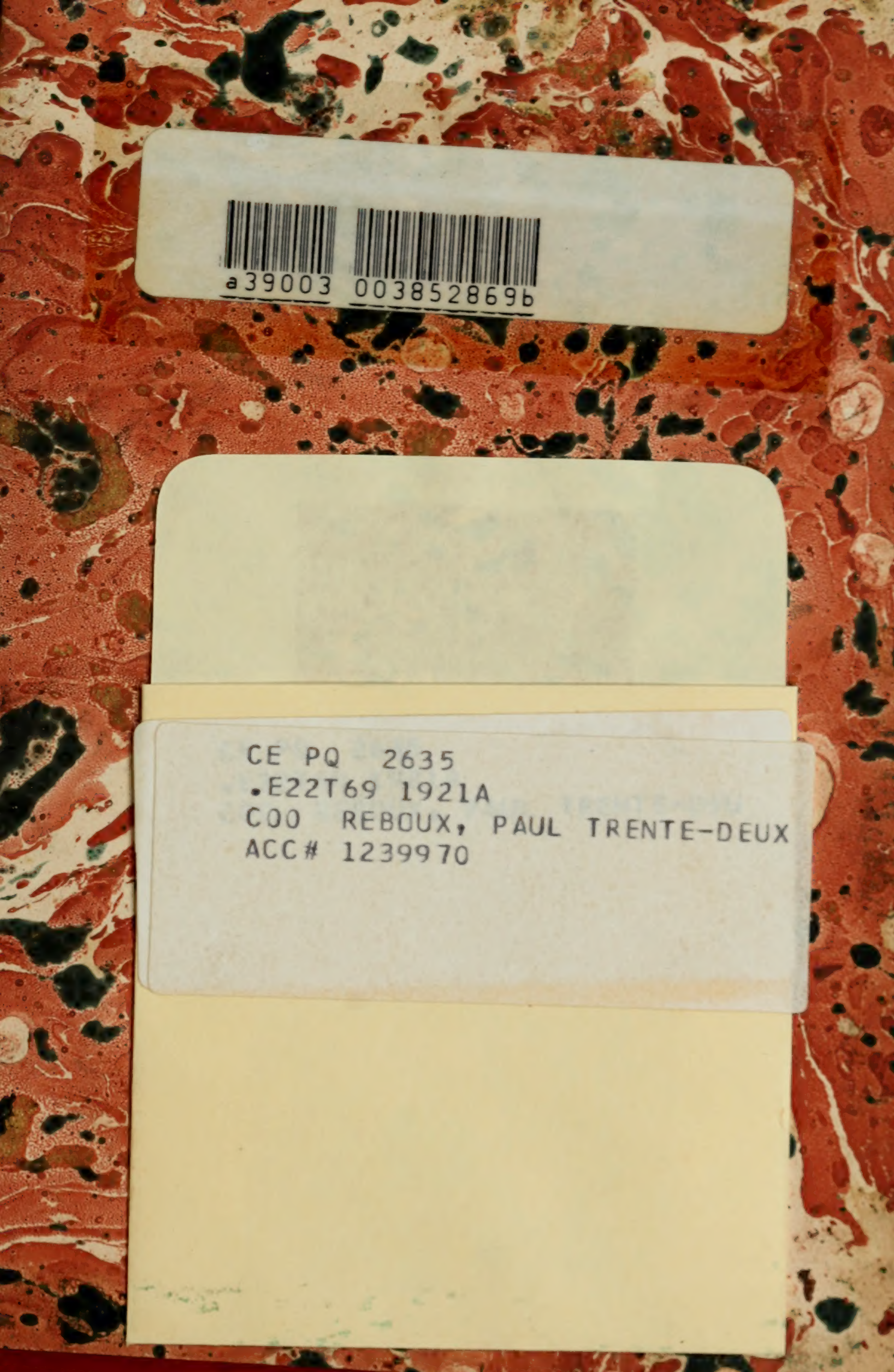
PRÉFACE	5
RENCONTRE	23
INCERTITUDE	27
THÉATRE	31
PREMIER MENSONGE	35
LA ROSE	39
L'ÉMOTION INSÉPARABLE	43
AVENIR	47
CONTACT	51
LA TERRE MATERNELLE	55
LITTÉRATURE	59
MONDANITÉ	63
JEUX	67
CHASTE	71

PROMENADES	75
L'IMPATIENT	79
TOISONS	83
IMAGES	87
RÉMINISCENCE	91
LE VIOLONCELLE	95
ATTENTE	99
PAROLES	103
L'IMPRUDENTE	107
TRISTE	111
EN SILENCE	115
LES YEUX FERMÉS	119
PUDEUR	123
DÉPART AU MATIN	127
LE REMPLAÇANT	131
RETOUR	135
COLÈRE	139
PLUS TARD	143
ÉPITAPHE	147

CET OUVRAGE, ÉDITÉ PAR LES ÉDITIONS DU BIBLIOPHILE A LAUSANNE, A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR ALLIER PÈRE ET FILS, MAÎTRES-IMPRIMEURS A GRENOBLE






a39003 003852869b
CE PQ 2635
.E22T69 1921A
COO REBOUX, PAUL TRENTE-DEUX
ACC# 1239970


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 03 01 19 0